

À la nuit tombante, je m'apprêtais dans un chuintement soyeux à ouvrir le corsage de Lucie quand la berline de luxe tourna à l'angle de la ruelle en dispersant cruellement la pénombre.

À cet instant, je sus que je ne passerais pas l'hiver à brasser, contemplatif, les cendres de l'âtre. La voiture rutilait et son moteur, contraint de tourner au ralenti dans l'impasse, jugulait son impatience. Arrivé devant ma porte, le moteur se tut, un pardessus pied-de-poule s'extirpa de l'Audi. L'homme qui soulevait le crochet du portail sortait d'un film de gangsters des années soixante. Son manteau enrobait une silhouette massive et déterminée. Il frappa à la vitre d'une main velue. Deux yeux perplexes illuminaient son visage poupin surmonté d'un chapeau mou.

J'entrebâillai la fenêtre. L'homme m'interpella :

- Bonjour, vous êtes bien Monsieur Leblanc ? demanda-t-il.
- Que puis-je faire pour vous ?
- Me laisser entrer pour vous parler.

Sans hésitation, j'ouvris la porte. Chapeau-Mou salua Lucie, drapée dans son peignoir, et ôta son pardessus. Un pull marin de bonne confection dénotait l'homme pratique, cosu mais sans ostentation. Je lui montrai l'un des fauteuils, il s'y enfonça. Je m'assis à mon tour. La bûche crépitait, les flammes éclairaient une bouche qui cherchait les mots justes pour tenter de me gagner à sa cause.

– Voilà... Je m'appelle Jacques Estressin, j'habite Saint-Ronas... Mon père s'est suicidé en septembre après avoir tué ma mère d'un coup de revolver.

Il y eut un blanc. Il m'incombait de le combler.

– Alors, je suppose que vous avez eu connaissance de mes deux dernières enquêtes et que vous espérez que j'élucide le geste de votre père. Je suppose aussi que vous savez que je ne suis ni flic ni

détective privé, mais un enseignant pensionné, rimailleur et dévoreur de romans noirs.

– C'est exact. On m'a décrit vos qualités de psychologue et de professeur un brin libertaire.

Le côté officieux de mes interventions sur les scènes de crime était à l'origine de sa présence. Il ne comprenait pas ce suicide : son père était un septuagénaire raisonnable, en bonne santé, retiré des affaires depuis dix ans. Sa mère, elle non plus, n'avait pas de problèmes médicaux. Ils vivaient tranquillement dans leur villa et n'en sortaient que pour partir trois fois l'an en voyage organisé. Ils ne s'ennuyaient pas. Tous deux aimaient l'art lyrique et se rendaient souvent à l'opéra de Lyon. Son père était cinéphile averti et sa mère folle de poésie. La cinémathèque de l'un valait la bibliothèque de l'autre. Alors, pourquoi ce drame, le dimanche 1<sup>er</sup> septembre dernier ? Pourquoi son père avait-il tiré sur sa mère et s'était-il donné la mort après ? Il ne comprenait pas : il avait beau retourner la vie de ses parents dans tous les sens, il ne voyait pas la faille. Son père était un modèle de solidité, de tolérance, d'ouverture et d'optimisme. Le meurtre de sa femme et son suicide avaient brisé son image, cette image qui portait le fils, qui le rassurait dans les méandres de son existence. Estressin conclut :

– Je n'en dors plus... Il faut que je sache pourquoi.

– J'imagine que vous avez fouillé la maison de fond en comble sans trouver de mot d'explication. Qu'espérez-vous de moi ?

– Fouillez leur passé, fouillez le passé de la ville.

Ses parents étaient tellement imbriqués dans cette bourgade de pierre que quelque chose avait dû lui échapper. Moi, je n'avais aucun *a priori*, je venais d'ailleurs, mon objectivité et mon œil neuf me feraient peut-être découvrir ce qui avait provoqué ce geste inconcevable. Voici ce que le fils Estressin me proposait : pour chaque semaine passée à enquêter pour son compte, il me verserait le montant mensuel de ma retraite, avec un mois de pension complète à l'*Hôtel des Falaises*. Il préparait efficacement ma venue auprès du maire, des notables et des gendarmes. Son père était un homme respectable et même s'il ne faisait pas partie de l'équipe

municipale, on le consultait avant de prendre des décisions importantes. Ses recommandations seraient autant de sésames. Si en un mois, je n'avais pas confirmation du suicide, il ne m'en tiendrait pas rigueur et nous arrêterions les investigations. Il n'exigeait qu'une seule chose : un rapport d'activité hebdomadaire.

Je n'étais pas habitué à ce que l'on me propose de l'argent, encore moins une telle somme. Devant le montant, je restai silencieux. Lucie était tout ouïe à l'angle de la table. Je devais prendre une décision. Mon « oui » fut sonore, sans ambiguïté.

L'homme sourit et Lucie s'embruma. Alors, pour éviter tout retour en arrière, j'embrayai.

– Maintenant que tout est dit, monsieur Estressin, et que j'accepte vos conditions, brossez-moi le tableau le plus fidèle possible de la vie de vos parents.

– Mon père, Félix, est né à Pierrefendre en mai 1930.

J'appris ainsi que son grand-père, Nestor Estressin, possédait une usine de tissage, au centre du village, dans laquelle il travaillait essentiellement la soie. Il était aussi maire et conseiller général. Son père, Félix, était donc destiné, dès son plus jeune âge, à lui succéder. Apparemment, cela ne lui déplaisait pas et il passa son enfance et son adolescence entre l'école et l'usine. Il réussit honorablement des études de commerce et de gestion et, dès 1953, devint l'adjoint de son père Nestor. En 1959, il épousa la châtelaine du hameau voisin. Cette demoiselle, élevée dans une tradition aristocratique par une vieille tante après la disparition prématurée de ses parents, était à l'image des frêles marquises des tableaux de Watteau : une rêveuse aux mains de porcelaine. Mais là s'arrête la comparaison car elle possédait, couplée à son romantisme exacerbé, une énergie formidable. Jacques pensait d'ailleurs que c'est cette alliance étrange entre la tentation mélancolique et le besoin impérieux de croquer la vie qui a séduit son père.

Jacques Estressin ne les avait guère vus se chamailler, si ce n'est à propos de broutilles : un soulier crotté gardé au pied avant d'entrer, une invitation à souper de dernière minute faite par son père à un ami ou bien son père qui se fâchait quand sa mère cédait trop facilement aux rares caprices de Jacques. Rien de tout cela ne portait

à conséquence. Dans la vie quotidienne, l'un complétait l'autre pour atteindre le même but : faire prospérer l'usine et leurs revenus et jouir des plaisirs de la vie, de la table, de l'amitié, des arts et de la famille. Dans ce déroulement apparemment idyllique, dix années ont été plus noires. En 1963, le tissage de la soie ne rapportait plus, le Nylon et le Tergal l'avaient emporté sur les tissus plus classiques. Son grand-père en était mort, suivi de près par son épouse. Son père changea radicalement d'orientation, vendit les vieux métiers à tisser et se mit à produire des petites pièces en caoutchouc. L'achat des presses, des mélangeurs, des emboutisseurs l'endetta jusqu'au cou. Mais au bout de dix ans en dents de scie, l'envolée du petit électroménager et du marché de l'automobile d'où provenaient ses donneurs d'ordres dopa sa trésorerie. Ils avaient misé sur le bon cheval. L'usine tourna jusqu'en 1990 : une chute de la demande, de nouveaux produits nécessitant de remplacer les « bécanes », une offre de la mairie pour l'achat de ses bâtiments situés en plein centre et son père vendit sa boîte, ou plutôt les murs, et prit sa retraite.

– Et vous, pourquoi n'avez-vous pas pris la succession ?

– Dès l'école, j'ai emprunté un autre chemin. Ce n'était encore que le début de l'informatique, mais la technologie m'emballait.

Jacques Estressin était aujourd'hui ingénieur et travaillait pour une firme américaine. Il poursuivit :

– Et puis, pour être tout à fait honnête, à l'époque où il a fallu faire mon choix, *primo* je voyais mal comment j'aurais pu m'insérer entre mon père et ma mère et, *secundo*, j'avais très envie de quitter cette bourgade.

– Une chose me chiffonne : pourquoi la mairie a-t-elle racheté les murs de l'usine plutôt que de défendre les emplois ? Et puis, en général, quand une taule ferme, ça rue dans les brancards, les employés ne se laissent pas faire...

Jacques Estressin m'expliqua que le maire de l'époque avait commencé la rénovation du château de sa mère qui était désormais classé. La stratégie de la municipalité s'orientait vers un tourisme à tendance culture et patrimoine. Elle avait tenté de réhabiliter le manoir, de créer un festival du mime et de la pantomime, de jouer la carte lavande-clairière-oxygène. Dans ce contexte, les relents de

plastique en fusion faisaient désordre. Quant aux ouvriers, la plupart d'entre eux approchaient de la retraite et possédaient une petite propriété agricole. Je supposais qu'avec l'aide de la mairie, qui avait dû se débrouiller pour reclasser les plus jeunes, et les indemnités proposées aux plus anciens, son père avait évité le conflit. D'ailleurs, aucun syndicat n'existait dans l'usine. Jacques Estressin acheva ses explications sur un soupir :

– Mais tout cela n'a guère de rapport avec la fin tragique de mon père.

– Nous n'avons aucune piste, nous ne devons rien négliger. Décrivez-moi l'homme, vos rapports avec lui.

– Même pendant mon adolescence, nous nous ne sommes pas affrontés.

Félix comprenait vite les individus qu'il avait en face de lui, sa façon de dénouer toute opposition par le dialogue fascinait son fils. Il connaissait les mots, les gestes adéquats à utiliser dans chaque circonstance dramatique ou festive. Mais c'était aussi un burlesque dans l'intimité qui aimait rire, se moquer des autres et de lui-même. Il ne se faisait guère d'illusion sur la nature humaine ni sur son propre compte. C'était un homme chaleureux au quotidien, mais lorsqu'il s'était fixé un objectif, il n'hésitait pas écraser quelques pieds si cela lui permettait de l'atteindre. Ses cruautés programmées devaient lui peser car, parfois, son visage reflétait une immense tristesse. Oui, Jacques Estressin aurait aimé lui ressembler. Il ajouta :

– ... si je n'étais pas ce que je suis.

– C'est-à-dire ?

– C'est sans importance.

Il se leva, empoigna son pardessus en précisant :

– Nous sommes jeudi. Rejoignez Pierrefendre lundi, l'hôtelière sera avertie. N'oubliez pas : *Hôtel des Falaises*. Je vous y retrouverai dans la matinée et vous fournirai la liste des amis de mes parents ainsi que les clefs de leur maison.

À peine était-il monté dans son automobile que Lucie s'approcha, la mine décomposée.

– Ah ! C'est comme ça ! Monsieur en a déjà marre et veut mettre fin à notre intimité. Tu viens juste de fixer les dernières étagères et de finir le nettoyage du potager, tu ne crois pas qu'on a bien mérité de passer l'hiver à ronronner l'un contre l'autre ?

Sa voix était triste. Je tentai de la convaincre autrement.

– Putain, cette somme, ça ne se refuse pas ! Pense à tout ce qu'on pourra faire avec : remplacer la porte d'entrée qui ferme mal, réparer le...

Devant son sourire mélancolique, je cessai de mentir pour regarder la réalité en face et chercher la vraie raison au fond de moi-même à mon acquiescement.

– Dis-le, Rimbe, pourquoi tu as accepté...

Lucie connaissait la réponse aussi bien que moi : mon « oui » n'était pas dû à une lassitude de vie commune. Il fallait que je m'enfouisse dans le quotidien des autres pour compenser mon incapacité à écrire un vrai roman. En fouillant dans les recoins de cervelles étrangères, je vivais par procuration des existences mouvementées. Peut-être étais-je destiné à n'être qu'un observateur ?

Le visage de Lucie enfin rassurée éclaira la pénombre. Elle ôta son chemisier. Son torse, bulle blême, se pencha à l'angle de mon nez, sa langue effaça d'une virgule fiévreuse la larme qui perlait au coin de mon œil ; sa main tremblait sur mon poignet.

La bûche consumée s'effondra entre les chenets et la nuit offrit ses espaces généreux à nos ébats de vieux chats complices